

Une odeur de menthes

Les Maquereaux des cimes blanches (1976). S'il est un titre de Chappaz qui retient l'attention, c'est bien celui-ci. Il faut cependant veiller à ne pas faire trop vite du poète valaisan un écrivain engagé. Sa dénonciation se situe toujours déjà au-delà de l'action politique, faisant signe vers un autre monde: «Le royaume! percevez le royaume!»



Chandolin, Edmond Bille, 1901. Peint ici par le beau-père de Chappaz, le village de Chandolin, en particulier le chalet des Bille, fut un des asiles du poète.

PAR BENJAMIN MERCERAT | PHOTO: ASSOCIATION EDMOND BILLE

Qu'est-ce que les écologistes actuels pourraient trouver dans l'œuvre de Chappaz qui les satisfasse? Au final, peu de choses. Car la défense de la nature relève chez cet auteur d'une préservation plus générale de la tradition et de l'être humain dans son ensemble, comme il s'en explique bien dans *La Haine du passé*, texte introductif de 1984 publié à l'occasion d'une réédition des *Maquereaux des cimes blanches*. S'il y a une écologie dans la pensée de Chappaz, c'est une écologie intégrale, qui accorde autant d'importance à la préservation de la liturgie et de toute vie humaine (de la

fécondation à l'ultime souffle) qu'à celle de la nature.

Les étudiants du Collège de l'Abbaye de Saint-Maurice qui inscrivirent sur la falaise un magnifique «Vive Chappaz!» à la suite des attaques en réaction à l'ouvrage publiées par «Le Nouvelliste» avaient-ils lu le texte? ou ne faisaient-ils que réagir, courageusement, à un lynchage? Ce qui est certain, c'est que l'auteur nous incite à lire son texte avant tout comme un poème, plus que comme une intervention politique.

– Vive la révolution! – Ah! non, je refuse de tourner en rond. – Alors? – La catastrophe naturelle.» Nulle solution n'est envisagée à ce problème qui dépasse l'action humaine. Le terme «révolution» est désamorcé par la coloration que lui donne son sens étymologique, celui définissant le mouvement des astres. Cette catastrophe attendue comme seule possibilité de prise de conscience, le narrateur la nomme également une «catastrophe-rennaissance». La question n'est pas de savoir comment agir politiquement, mais comment se préserver et comment préparer les consciences à naître.

Il s'agit pour le poète, perdu dans ce Valais de bois de son enfance devenu un Luna Park touristique, de vivre dans un asile. Asile bien concret qu'il trouve dans ses demeures, celles du Châble et des Vernys; asile symbolique de la poésie. Un des premiers textes de l'œuvre, qui dit tout de cette situation, est intitulé «L'extrême-onction avant l'orage – Ecrit dans un asile». Cette splendide prose commence par une phrase interrogeant le statut du poète: «Croyez-vous que je puisse lancer une malédiction à partir d'une odeur de menthes?» La grâce d'un parfum, la gratuité de la nature préservée, voilà ce au nom de quoi l'on devrait maudire la modernité; et le poète d'enfoncer le clou quelques paragraphes plus loin: «Une grive pour moi vaut dix mille chômeurs»; «Je préfère une anémone à un pont sur le Rhône».

Mais, à la différence de l'assurance qui caractérise les discours politiques, le poète reste pétri par l'incertitude, n'exprimant au fond que l'espoir d'une réconciliation générale: «L'asile est-il sûr? Je frotte une touffe de menthes sur le museau des fous. De saveur en saveur nous irons vers le royaume.»

Bibliographie:

- Maurice Chappaz, *Les Maquereaux des cimes blanches*, précédé de *La Haine du passé*, éditions ZOÉ, Genève, 1984.